

Les derniers mois de sa vie furent un continuel souci. Il avait été forcé, par des réticences, des désaveux menteurs de ses alliances révolutionnaires, de tromper les cabinets de l'Europe ; il devait aujourd'hui faire accepter et reconnaître son roi par ces mêmes gouvernements.

Les provinces du midi n'étaient point pacifiées, le parlement avec lequel il voulait gouverner n'avait plus l'homogénéité du parlement Sarde ; le plus difficile était la fusion des budgets des anciennes provinces en un seul.

Eût-il été assez fort financier pour l'équilibrer ? Ses successeurs n'y sont point parvenus encore, et le bonheur matériel de l'Italie ne semble pas être enviable. Il eut, nous le répétons, le bonheur de mourir au moment où l'on pouvait dire encore que sa mort était un deuil public. Ce deuil, du reste, fut court comme tous les deuils quand des héritiers attendent la succession.

La fièvre qui le brûlait soutenait ses forces ; il ne se voyait pas frappé sans espoir, lorsque le 31 mai, quelque effort qu'il pût faire, il lui fallut se résigner au repos absolu. Alors, le mal marcha, le torturant dans une lente agonie. C'était fini, il devait se soumettre à quitter ce monde qu'il remplissait de son nom ; pensa-t-il sérieusement alors qu'il allait paraître devant Dieu ? Cet arrière-neveu de saint François de Sales songea-t-il qu'il avait, par sa mère, dans les veines, de ce sang béni ? nous l'espérons, car la miséricorde de Dieu est infinie. Il fit appeler Fra Giacomo.

Eut-il alors un repentir ? Le prêtre seul le sut. Pour nous, il n'est pas douteux que Cavour, avec son éducation, la distinction de sa naissance, tout entraîné qu'il fût par ce rêve d'un nouveau peuple romain reconstitué par lui, dut souvent souffrir de ses propres actes. Une intelligence comme la sienne ne pouvait s'illusionner sur la malhonnêteté des moyens, alors qu'il faisait violer par son souverain le droit public, et qu'il lui fallait accepter des concours actifs qui certes lui répugnaient.

Il était resté catholique de conviction et se trouvait contraint de dissimuler pour s'attirer les bonnes grâces des ennemis de Dieu qui l'entouraient, contraint d'avoir l'hypocrisie du mal, le respect humain du bien. Sept ans plus tôt, lorsque l'épidémie dépeuplait Turin, il se recueillit en lui-même, et comprenant la vanité de la vie, se souvenant de sa mère chrétienne, il avait appelé ce même prêtre de la paroisse de Notre Dame des Anges,